

Loïc Clément, scénariste de BD

“Aujourd’hui, il y a beaucoup de choses qu’on ne peut plus dire ni montrer en album jeunesse”

Il a récemment signé, avec Lionel Richerand, Mauvais Sang, les savoureuses aventures d’un petit vampire dépressif. L’auteur de 40 ans s’attaque avec émotion et poésie à des thèmes délicats comme le harcèlement, la mort, la vieillesse. Rencontre avec un scénariste accompli, qui ne travaille “qu’avec des amis”.

Petit à petit, Loïc Clément trace son sillon dans le paysage de la bande dessinée pour enfants (et parents), en écrivant pour différents dessinateurs des histoires touchantes, fortes, poétiques, qui font rire, frissonner ou pleurer. Telles que *Miss Charity*, *Le Temps des mitaines* ou le récent *Mauvais Sang*. Ce scénariste de 40 ans, l’un des plus intéressants de sa génération, explique sa façon d’envisager son métier et son attrait pour des thèmes délicats et pas si courants en BD jeunesse.

Enfant, quel lecteur de BD étiez-vous ?

Un gros lecteur ! Grâce à mon parrain, qui possédait une large collection d’albums, j’ai pu découvrir beaucoup de choses. Tintin, Gaston Lagaffe... Je passais de longues vacances d’été avec lui au bord de la mer, et je n’avais le droit de prendre que six albums pour une question de place dans la voiture... Il fallait bien les choisir, car j’allais les lire et relire durant trois semaines ! Gaston, c’est idéal, car à chaque lecture, on découvre de nouvelles choses. J’avais aussi une grande fascination pour le Marsupilami, plus que pour Spirou et Fantasio. Et j’adorais le côté magique et parfois inquiétant de Johan et Pirlouit – d’ailleurs, j’aimerais beaucoup écrire une aventure de ces personnages. Puis le manga est arrivé dans les années 1990, avec "Dragon Ball" notamment, et mon grand frère m’en a mis beaucoup dans les mains.

Dessinez-vous des histoires ?

Enfants, avec mon frère, on était tout le temps en train de dessiner. Mais pas pour recopier nos BD favorites : comme on n’avait pas beaucoup de jouets, on dessinait des personnages sur des feuilles, qu’on découpait, et qui nous servaient de figurines. On inventait nos propres "Chevaliers du Zodiaque", car on était fans du dessin animé. Je me souviens très bien du jour où, avant de partir à la gym, on avait vu le premier épisode à la télé durant le Club Dorothee. Quelle claque !

Mais vous n’avez pas poursuivi dans le dessin...

Au collège, je dessinais encore beaucoup, mais j’ai arrêté au lycée. Ce n’était pas ma vocation profonde... En revanche, je n’ai jamais coupé le lien avec les livres et je n’ai jamais cessé d’écrire des histoires. Que je faisais lire aux deux seuls copains qui voulaient bien le faire. Et qui m’encourageaient en me disant qu’elles pourraient être publiées ! Je ne l’envisageais pas, je n’y croyais pas... Pourtant, certaines histoires que j’ai écrites quand j’avais 14 ans sont devenues des bandes dessinées plus tard. Car j’ai tout gardé.

C’était quel genre d’histoire ?

Des nouvelles, principalement, qui ont pu devenir des albums des Contes des cœurs perdus, et même parfois des "livres dont vous êtes le héros". J’adorais ces livres-jeux, et j’en avais créé un de A à Z, inscrit dans l’univers de Highlander ! Mais pas de BD, même si cette forme m’intéressait au plus haut point : j’étais fasciné par les ellipses, les codes de narration, le rapport texte-image... Je m’intéressais autant à la recette qu’au plat final !

.../...

.../...

Vous étiez donc paré pour vous lancer comme scénariste.

Sans doute, même si, ne sortant pas d'une école et ne connaissant personne du sérail, j'ai longtemps souffert du syndrome de l'imposteur. Je suis passé par différents métiers autour du livre et de la BD – journaliste, libraire – avant de finalement me lancer. Mais ça ne fait pas si longtemps, depuis *Miss Charity* je crois, que je gagne vraiment ma vie en tant qu'auteur et que je ne me pose plus la question de ma légitimité.

Pourquoi avoir choisi d'écrire pour la jeunesse ?

J'ai commencé par des BD plutôt adultes et, après, c'est vrai que mes albums ont été classés en jeunesse. Pas de souci avec ça – au contraire, c'est chouette de pouvoir s'adresser à des enfants ! –, mais je ne l'ai pas forcément envisagé ainsi dès le départ. Je travaille en effet de la même manière un livre pour adultes ou un livre jeunesse, je ne fais pas de tambouille particulière pour les petits et je ne fais pas spécialement attention aux mots ou aux dialogues. Car je me suis rendu compte que ce n'est pas moi qui décide quel sera le public visé : quand vos héros sont des enfants ou quand l'univers est un peu poético-contemplatif ou rigolo, les éditeurs et les libraires vont rapidement vous classer en jeunesse... Mais je me rends bien compte en dédicace que des adultes aussi lisent mes livres.

Vos éditeurs ne vous cadrent-ils pas pour rester dans un champ enfantin ?

Non, en BD, je peux vraiment parler de ce que je veux, ou presque, et comme je le veux. En revanche, quand je me suis mis à écrire des livres illustrés jeunesse, j'ai découvert que les éditeurs poussaient à une autocensure permanente, sous des arguments peu convaincants. Aujourd'hui, il y a beaucoup de choses qu'on ne peut plus dire ni montrer en album jeunesse, et je pense que des livres comme *Les Trois Brigands*, de Tomi Ungerer, ou *Jésus Betz*, de Fred Bernard et François Roca, ne pourraient plus sortir tels quels. Heureusement, tous les éditeurs ne fonctionnent pas ainsi, et chez Little Urban, on me laisse tranquille.

Vous abordez, dans vos BD, des sujets graves comme la dépression, le harcèlement, la mort, la vieillesse. Ce sont les thèmes qui sont à la base de vos projets, ou bien ce sont des personnages et univers, auxquels vous accolez ensuite ces thèmes ?

Je ne veux pas me dire que je vais faire un western ou une histoire de SF, car je préfère toujours partir des thématiques. Sauf pour *Chaque jour Dracula*, né d'un jeu de contrainte d'écriture avec le dessinateur Clément Lefèvre, duquel est sorti ce personnage de vampire, que j'ai trouvé parfait pour porter une histoire sur le harcèlement scolaire. En tant que scénariste, je pense que tout a déjà été dit et raconté, mais que je peux avoir un regard et un avis personnel. Me rappeler cela me libère de la page blanche ! Donc quand j'ai envie de parler de famille recomposée, de solitude, de harcèlement, des sujets qui me touchent, je me lance et essaie de trouver le bon univers pour les aborder.

Comment trouver ces univers, qui sont très différents d'un album à l'autre dans "Les Contes des cœurs perdus" ?

C'est la rencontre avec le dessinateur qui fait tout. J'ai toujours cinq ou six sujets en tête, et je vais en proposer un à un dessinateur ou une dessinatrice dont le trait et l'univers me semblent correspondre. Ensuite, il faut qu'une relation proche s'installe, car je ne souhaite travailler qu'avec des amis.

par Benjamin Roure
(Télérama – lundi 14 février 2022)

<https://www.telerama.fr>